Informations de Novembre

Temps de retraite à Cerfroid pour préparer nos cœurs à l'Avent :

S'inscrire :
https://docs.google.com/forms/d/e/1FAIpQLSfGkaPmtOnKhvTOMnVs9K3R4DtVWERaZmfTp55wY_j43jADPw/viewform?usp=header



Informations de Novembre

Grande solennité de la Saint Martin : 2 moments. Messe et repas à Charly (voir affiche) ou messe et apéro à Soissons (messe à 15h30 à la Cathédrale et apéro en suivant)



Informations de Novembre

Temps convivial autour de nos frères venus d’Afrique le dimanche 22 novembre :



Informations de Novembre



À force de cacher la mort, nous finissons par mettre à l'écart ceux qui pleurent



DESSINS : FABIEN CLAIREFOND

DON PAUL DENIZOT

Au lendemain de la Toussaint, la Fête des morts est l'occasion de se souvenir de ceux qui nous ont précédés et de redonner une place à la vulnérabilité dans un monde qui exalte la force, explique le père Paul Denizot, recteur du sanctuaire de Montligeon, dédié à la prière pour les défunts.

Au lendemain des funérailles de sa fille, morte d'un cancer à 14 ans, une femme se retrouve seule dans le métro. Autour d'elle, l'agitation. Chacun poursuit son chemin, sans deviner qu'elle vient d'enterrer son enfant. Au milieu de la foule, sa douleur est invisible et son deuil anonyme. Cette solitude, elle l'a confiée au cours d'une halte deuil au sanctuaire de Montligeon.

La mort envahit nos écrans, mais lorsqu'elle surgit dans nos vies, elle nous laisse seuls. Dans une société qui valorise l'autonomie et la performance, Byung-Chul Han (1) observe que la maladie, la dépendance ou la mort sont perçues comme un échec. Alors, on ne sait plus en parler. Aujourd'hui, beaucoup meurent à l'hôpital ou en Ehpad, loin des regards. Les transhumanistes rêvent d'en finir avec la mort ; les « deadbots » et l'intelligence artificielle imitent les défunts pour simuler une conversation avec eux. La tentation du suicide assisté traduit aussi cette volonté de tout maîtriser, jusqu'à sa propre mort, comme si l'on voulait échapper à la fragilité ultime de notre condition.

Nous cherchons aussi à préserver les enfants de la confrontation avec la mort. Une petite fille de 5 ans répétait à sa grand-mère : « *Tu vas mourir, mamie.* » Derrière cette parole, en apparence cruelle, se cachait l'angoisse de la perdre : comment vivra-t-elle sans elle ? Ces questions nous laissent démunis. Mais les éviter aide-t-il vraiment les enfants ?

L'individualisme gagne jusqu'aux funérailles. Des « death planners » proposent des cérémonies sur mesure. La mort devient un marché et les rites s'effacent : chacun devrait inventer sa manière de dire adieu. Les gestes personnels ont leur beauté mais ils ne remplacent pas les rites reçus d'une communauté. Ces rites nous précèdent ; ils nous donnent des mots et des gestes lorsque nous n'en avons plus. Que reste-t-il de cette dimension communautaire lorsque les symboles ne s'inscrivent plus dans une tradition partagée ? Et quelle solitude pour ceux qui ne savent pas comment faire !

Jérôme Fourquet relève également l'essor de la crémation. En particulier, lorsque les cendres sont dispersées, comment conserver à nos morts une place dans un lieu et dans une histoire ? Le cimetière rappelle que nous appartenons à une succession de générations et nous relie à une communauté de vivants et de morts.

À force de cacher la mort, nous finissons par mettre à l'écart ceux qui pleurent. Après les obsèques, chacun reprend sa vie. Les proches, craignant de raviver la peine, évitent de parler du défunt. Parfois, on suggère à l'endeuillé de « tourner la page ». À la douleur de la séparation s'ajoute celle de ne plus trouver sa place parmi les vivants.

Au sanctuaire, nous accueillons cette souffrance. Ceux qui viennent confier leur deuil ont besoin de parler de leurs défunts, de prononcer leur prénom, de partager des souvenirs, de dire leur tristesse. Nos morts sont notre histoire. En parler, c'est reconnaître que ceux qui ne sont plus gardent une place dans la vie de ceux qui restent.

Au lendemain de la Toussaint, le 2 novembre, la mort n'est pas cachée. Nous nous souvenons de ceux qui nous ont précédés et nous reconnaissons qu'un jour, nous aussi, nous mourrons. C'est le sens du *memento mori* : souviens-toi que tu vas mourir. Il ne s'agit pas de se faire peur, mais de ralentir et de redonner une place à la vulnérabilité dans un monde en accélération qui exalte la force et la réussite.

Le 2 novembre ne se réduit pas cependant à une méditation sur la finitude. Les catholiques prient pour leurs défunts, mais aussi pour ceux qui sont morts seuls ou qui sont oubliés. Ce n'est pas une simple dévotion privée : c'est la prière de l'Église, signe d'une espérance et d'une communion qui transcendent la mort.

Cette communion prend un visage concret à Montligeon. Entre les personnes en deuil accueillies, croyantes ou non, des liens se tissent. Elles parlent de leurs morts et partagent leur peine. Elles découvrent qu'elles ne sont pas seules. Une fraternité naît de ces rencontres, une fraternité de blessés, dans laquelle les défunts gardent une place.

Effacer la mort de notre horizon, c'est risquer de détourner le regard de ceux qui souffrent. Lui rendre sa place, c'est reconnaître notre vulnérabilité et devenir attentifs à celle des autres. C'est aussi apprendre à mieux vivre avec ceux qui nous entourent, à accompagner les malades, à écouter ceux qui pleurent, à garder mémoire de ceux qui nous ont précédés. Nous n'existons jamais seuls. Nous appartenons à une histoire. Nous sommes membres d'une communauté qui nous précède et qui, nous le croyons, nous attend. ■

(1) Byung-Chul Han, « La Disparition des rituels. Pour une topologie du temps présent », Actes Sud, 2025.